

RÉTROFUTURISME

ARCHÉOMODERNISME

STEAMPUNK

ANTÉRIEUR  
FUTUR



Élise Leclercq travaille aux confins de l'art vidéo, de l'installation et de protocoles qui redéfinissent radicalement les pratiques documentaires. Mais elle est avant tout une artiste de « terrain », guidée par la double perspective des poétiques et des politiques de l'enquête. Tel un écho de Maya Deren qui alliait observation ethnographique et expérimentation cinématographique, elle n'approche pas le monde social et ses acteurs pour en extraire un savoir objectif. Elle ressuscite les voix étouffées, réanime les gestes épuisés, reconnecte les espaces en ruines. Lorsque, par exemple, elle nous entraîne à travers les friches du monde ouvrier laissées à l'abandon, la simple « observation participante » se change en voyage mental à travers les « micro-fictions » que ce monde recèle. Les habitants des lieux collaborant avec l'artiste ne sont jamais strictement pris à témoin mais investissent – à la frontière de la rationalité documentaire et de la performance improvisée – une zone de contact intersubjective : entre passé et futur, mémoire et projection, description et reconstitution. En se laissant traverser par les regards et les réactions extérieurs, Élise Leclercq parvient à générer des déplacements fantasmatiques d'un point à l'autre de la relation entre « observateur » et « observés ».

Dans *Futur antérieur*, un personnage s'avance, vêtu d'une combinaison qui semble autant celle d'un bactériologue en mission scientifique que celle d'un cosmonaute tombé sur une planète abandonnée. Car si la planète en question n'est autre que la terre, les gestes précautionneux et méthodiques qu'il accomplit nous en éloignent, comme si nous étions en zone de haute radioactivité. Il rôde ainsi une irrésistible atmosphère de science-fiction, ou à tout le moins, une remise en cause de la gravité terrestre, car on pourrait aussi bien imaginer le personnage sous l'eau, explorant une carcasse de bateau. On pense au scénario spectaculaire du « dernier homme sur terre », que le cinéma a souvent revisité, mais rejoué ici avec une certaine distance comme la métaphore du dernier témoin, celui d'une culture ou d'une société que l'Histoire n'aurait pas retenue dans ses pages officielles. Les crevasses et les angles asymétriques du bâtiment déchu semblent donc figurer les méandres d'une mémoire que notre scaphandrier arpente pour mieux les combler.

Les bruits de machines et d'usines qui retentissent en fond sonore offrent la bande-son possible d'un savoir qui se serait perdu en route sur le chemin du progrès industriel. Mais tout comme pour la gravité, le rapport au temps est lui aussi devenu incertain, ou plutôt s'ouvre à d'autres possibilités. Marchant ainsi sur les ruines d'un temps révolu, où il cherche les spécimens végétaux qui témoignent de traces de vie, sa seule présence transforme l'architecture dans un décor pour une archéologie du futur. ■

Élise Leclercq works on the boundaries of video art, installation and protocols which radically redefine documentary film practices. Above all, she is an artist who is hands-on, guided by the double perspective of survey's poetics and politics. Like an echo of Maya Deren, who combined ethnographical observation and film experimentation, she does not approach the social world and its actors to extract objective knowledge of it. She revives muffled voices, dwindled gestures, re-connects shattered spaces. For example, when she brings us through the neglected wildlands of the world of labor, the simple "participant observation" becomes a mental journey through the "micro-fictions" this world contains. Inhabitants collaborating with the artist are never strictly witnesses but invest – on the frontier of documentary rationality and improvised performance – an intersubjective zone of contact: between past and future, memory and projection, description and reenactment. Being crossed by her surrounding's glances and reactions, Élise Leclercq produces fantasmatic travels from one point to another of the relation between the "observer" and the "observed".

A character comes forward, clothed in an outfit that looks as much like that of a bacteriologist on a scientific mission as that of an astronaut fallen on an abandoned planet. Because if the planet in question is none other than the Earth, the precautionary and methodical gestures that he performs move us away from it, as if we were in a zone of high radioactivity. An irresistible atmosphere of science fiction floats about, or at least, a reconsideration of earthly gravity (one could just as well imagine the person underwater, exploring the skeleton of a sunken ship). One thinks of the spectacular scenario of "the last man on Earth," that the movies have often revisited, but replayed here with a certain distance like the metaphor of the last witness, that of a culture of a society that History has not remembered in its official pages. The fissures and asymmetrical angles of the fallen building thus seem to represent the meanderings of a memory that our diver surveys in order to best fill them in.

The noises of machines and factories that resound in the background offer the possible soundtrack of a knowledge that would have been lost along the way on the road of industrial progress. But just like in the case of gravity, the relationship to time has also become uncertain, or rather, opens itself to other possibilities. Walking thus on the ruins of a bygone time, where the character searches for botanical specimens which testify to traces of life, his mere presence transforms the architecture in a scene into an archeology of the future. ■

